

**Le récit ci-dessous, co-écrit par Francis Thomasset (Ep-Au-LF 37-45) et Jacques Michel (Au-Ep-Au-LF 37 45), a été publié dans les n° 221 et 222 du Journal des A ET.**

---

**Au soir de leur vie, avant que leur mémoire ne devienne trop incertaine, il a semblé utile à deux anciens, dans leur quatre-vingtième année, d'évoquer, sans prétention et pour la petite histoire, leur propre itinéraire au cours d'une période très difficile de l'histoire des écoles militaires préparatoires, celle de la seconde guerre mondiale. La première partie "Les écoles" dévoile les années en EMP, la deuxième "Le maquis" évoque leurs souvenirs de guerre.**

---

## **Deux enfants de troupe dans la tourmente de 1939-1945**

### **LES ECOLES**

La déclaration de guerre d'août 1939 entraîna des bouleversements dans la vie de maints enfants de troupe, l'armée récupérant les locaux militaires proches du front. C'est ainsi que les élèves de l'E.M.P. d'Épinal se retrouvèrent à Niort à la rentrée. A Autun, seuls le "secondaire" (classes de seconde à Math-élem. ), le "cours spécial" (élèves en instance d'engagement) et les pelotons d'infanterie et d'artillerie subsistèrent, tandis que les classes d'E.P.S. (premier cycle) étaient réparties entre Les Andelys, Billom... et Épinal.

Les cosignataires de ces souvenirs, Francis Thomasset (venant d'Épinal) et Jacques Michel (d'Autun) se connurent donc à Niort pour y préparer le B.E.P.S. (devenu le brevet des collèges). Des réservistes peu motivés encadraient les unités, les personnels d'active ou appelés étant partis faire la guerre. Ils n'obtenaient des élèves qu'une relative obéissance, ce qui contrastait avec le régime de discipline plutôt sévère subi de 1937 à 1939. Un matin, un caporal grisonnant désespérant de nous faire lever, s'écria "le pape est mort". Cet événement, purement fictif, obtint peu de succès, chacun continuant à somnoler.

La caserne contiguë était occupée par une centaine de chevaux de trait, réquisitionnés comme en 1914-1918 pour tracter des prolonges et autres matériels périmés. Mal soignés et sans emploi, ils piaffaient et hennissaient à longueur de journée et de nuit. Ils finirent vraisemblablement leur vie en Russie, où dans la boue, les Allemands leur trouvèrent enfin une mission.

A la débâcle de juin 1940, les Allemands nous délogèrent, pressés d'occuper la caserne. Un jeune de première année ayant prononcé le mot "boche" devant un de leurs sous-officiers, nous fûmes tous rassemblés dans la cour d'honneur, au garde-à-vous, comptés et recomptés jusqu'à ce que le coupable se dénonce, ce qu'il fit dans les larmes. Il reçut un long sermon et une simple paire de gifles.

Au moment du départ régna un peu d'anarchie, chacun "prélevant" quelque chose dans les divers magasins selon son idée ou l'opportunité, notamment le magasin des Andelys, école évacuée au mois de mai sur Niort, qui son instrument de musique, qui une tenue neuve... J. Michel s'était approprié une très grosse boîte qu'il pensait de confiture, qu'il traîna pendant des jours. E Thomasset récupéra deux livres "prix d'honneur" immérités, des maillots prévus pour l'équipe de foot, des cartouchières et une paire de chaussures noires s.o.c. neuves.

Nous voici donc embarqués pour un périple ferroviaire, zigzaguant dans le sud de la France laissé libre par l'ennemi, occupant des wagons à bestiaux prévus théoriquement pour quarante hommes. Notre ordinaire se composait essentiellement de boules dures, de "singe" et de chocolat, régime heureusement constipant, vu l'absence de toilettes, que n'améliora pas l'ouverture de la grosse boîte de... câpres.

Nous échouâmes enfin dans une petite bourgade de l'Ardèche, Chomérac, logés dans une soierie désaffectée, couchés dans la paille. Peu surveillés, nous fréquentions assidûment les champs de pêcheurs environnants dont la production était impossible à livrer cette année-là, et nous en profitions à une telle satiété que nos intestins s'en trouvèrent plus que libérés. Quelques-uns, menés par Guerinaud et Dietlin, qui devinrent plus tard respectivement directeurs de banque et de société, se livrèrent dans la petite rivière du Païré à un braconnage sévère, notamment d'écrevisses très nombreuses encore à l'époque. Ces prises améliorèrent l'ordinaire après cuisson sommaire.

La faim constante n'empêcha pas la reprise des activités sportives. Cela amena Leprun, notre tambour-major et par ailleurs clairon émérite, qui nous régala à Niort de réveils "en fantoche", à exiger fermement de F. Thomasset la restitution des maillots de foot pour un match avec l'équipe de Chomérac qui tourna à l'avantage des enfants de troupe, en dépit de l'arbitrage très partial d'un adjoint au maire de Chomérac. Leprun, devenu longtemps après chef des services administratifs de la gendarmerie de Djibouti, commandée alors par F. Thomasset, lui rappela cet épisode de joyeuse insouciance.

Les camarades résidant en "zone libre" ou y ayant de la famille partirent vite en permission, les autres attendirent le feu vert des autorités allemandes pour entrer en zone occupée. Nous nous retrouvâmes à Montélimar en octobre 1940 - l'école militaire préparatoire étant devenue "établissement d'éducation" - dans une caserne inadaptée ; mais vu nos précédentes expériences, nous nous adaptâmes facilement. Le régime de "restrictions" alimentaires se révéla en revanche désagréable, nous le complétions selon les disponibilités financières par du nougat foncé à base de jus de raisin appelé "raisiné".

Une compagnie entière de 22 année, que son encadrement au cours d'une promenade avait fait stationner imprudemment à proximité de vergers, ne put résister à la tentation. Elle revint à la caserne conduite par des gendarmes et tous ces élèves furent tondu à ras, peine particulièrement humiliante que nous n'avions jamais connue avant la guerre. La discipline était en effet redevenue très dure.

Pour l'exemple, E Thomasset qui avait joué à la pelote basque sur un mur extérieur repeint à neuf fut conduit par le capitaine en personne chez le coiffeur et tondu à ras sur le champ. Or l'oral du B.E.P.S. en 1941 avait lieu à Valence dans les jours qui suivaient. L'examinatrice d'Histoire-Géographie à laquelle il se présenta réglementairement, c'est-à-dire salut militaire puis enlèvement du béret, enfoncé presque aux oreilles vu la situation, fut si choquée qu'elle s'exclama : "mon pauvre petit ! Sur quoi voulez-vous que je vous interroge ?". Sans l'exprimer aussi gentiment, tous les examinateurs eurent des réactions apitoyées et les notes de l'oral améliorèrent très massivement celles d'un écrit assez médiocre de l'intéressé. Le succès des vacances de l'été 1941 fut néanmoins fortement compromis par cette boule à zéro.

La plupart des professeurs avaient suivi, certains bien connus, tel le "Sie" et sa capuche noire. Nous défilions en chantant "Maréchal nous voilà..." tandis qu'au dortoir, c'était "Vivent nos chefs de Gaule et Muselier !". Nous étions persuadés qu'ils étaient de connivence.

Les deux années scolaires suivantes (1941-1943), Michel et Thomasset se retrouvèrent dans la même classe de seconde de l'école d'Autun repliée à Valence, rejoints par leurs camarades des écoles de Billom et des Andelys (celle-ci repliée à Béziers). Nouveau pour eux, les sorties libres en ville le dimanche, l'approche des jeunes Valentinoises, ce qui apportait des sourires, un bonheur joyeux et beaucoup de découvertes le long des berges du Rhône, amours adolescentes qui illuminèrent une vie plutôt spartiate. Que sont devenues nos délicieuses alliées ?

Le besoin de liberté était si fort que J. Michel, pour ajouter aux sorties du dimanche, sous prétexte d'un mal de dents insupportable, demanda à consulter le dentiste conventionné par l'école, à l'extérieur, lequel ne put que constater l'excellent état de sa dentition. Alléché, F. Thomasset fit de même mais eut droit à un nettoyage désagréable de tartre, agrémenté de réflexions de mauvaise humeur du genre : "Dites à vos petits camarades que j'ai autre chose à faire que... etc. etc. "

L'occupation de l'A.F.N., le 8 novembre 1942, par les troupes américaines avait entraîné celle de la zone libre et en particulier du couloir rhodanien par les Allemands et les Italiens, ces derniers ayant plus particulièrement en charge le Dauphiné, les Alpes-Maritimes, les Hautes et Basses-Alpes (celles-ci promues depuis Alpes-de-Haute-Provence). Une section de Bersaglieri s'étant arrêtée fin novembre dans la rue sous les hauts murs de la caserne, un petit groupe de 1<sup>ère</sup> C comprenant F. Thomasset s'en moqua assez innocemment en utilisant quelques mots italiens appris au cours d'histoire tels "Viva Pio Nono", "Italia fars da se", etc. Son chef fit alors le mouvement de dégoupiller une grenade et dans un excellent français lança au groupe "Bande de petits c... si vous continuez, je vais vous chauffer le cul..." Le petit groupe détala mais cet incident montra que nous n'étions vraiment plus chez nous.

L'école d'Autun chassée de Valence, la rentrée 1943 s'effectua au camp de Thol près de Pont-d'Ain. Baraques légères en pleine campagne, l'hiver venu, le froid s'installa et l'on vit les élèves de math-élem. arriver en classe munis d'une couverture. Nous fîmes connaissance avec les maquisards locaux, réfractaires au S.T.O<sup>1</sup>, qui nous rendaient visite le soir. Incidemment, ils embarquèrent au cours d'une longue nuit de janvier 1944 tout le ravitaillement de l'école déjà très maigre.

La préoccupation la plus lancinante demeurait en effet, à Thol comme à Valence, la faim, à un tel point qu'il y eut même une manifestation sur le thème "A bouffer, du feu !". Nous nous remontions le moral en nous racontant en détail des histoires de repas pantagruéliques pour en rêver. Les rutabagas et les topinambours dont nous ignorions l'existence avant la guerre apparaissaient le plus souvent au menu. La corvée de pluches donna à J. Michel l'idée de soustraire quelques pommes de terre qui, coupées en fines lamelles, furent cuites religieusement sur les poêles des dortoirs pour améliorer l'ordinaire. Les plats avec viande étant servis pour huit, un tour fut instauré pour le choix. mais la lenteur de certains entraîna parfois le remplacement du "tour" par une pratique singulière : au commandement de "A la jaffe", il fallait précipiter la fourchette, ensemble, sur les morceaux choisis. F. Thomasset conserve de cette époque l'auriculaire tordu sur le rebord métallique du plat par une main puissante. On dit qu'un élève trop pressé reçut un jour sur le dos de la main les quatre pointes d'une fourchette...

Les liaisons avec les Résistants insinuèrent en chacun un désir vague de participer à la fin de la guerre que l'on sentait proche. Certains allaient le concrétiser en s'engageant dans la lutte sur place, en s'y illustrant au prix de graves blessures, voire en le payant de leur vie pour quelques-uns. Thomasset et Michel préférèrent la Saône-et-Loire où le père du premier, commandant la brigade de gendarmerie de Gueugnon, avait des contacts avec la Résistance locale. Sentant son rejeton prêt au départ, il vint même sur place et lui conseilla de venir résister, le moment venu, en Saône-et-Loire où le ravitaillement était bien meilleur,

Début février, les rumeurs de "passage au maquis" se précisant, Jacques Michel d'abord, puis le lendemain Francis Thomasset et Jean Munier, munis de titres de permission dérobés et signés avec le cachet du médecin-chef frauduleusement utilisé, fuirent l'école et rentrèrent chez leurs parents. Un titre de transport régulier,

---

<sup>1</sup> Travail Obligatoire consistant à envoyer des Français en Allemagne. Service obligatoire pour certaines tranches d'âge.

agrémenté du 1/4 de place sur les chemins de fer constituait une précaution à cette époque. Le voyage se passa sans incident pour les enfants de troupe.

Malheureusement, deux ou trois jours après son arrivée, le père de Thomasset fut arrêté avec son adjoint par les services de sécurité allemands en même temps que le maire de Gueugnon, M. Aulois, un avocat mutilé de guerre, le garagiste voisin de la brigade et les quelques Résistants qui n'eurent pas le temps de fuir. Le principal mouvement de Résistance local fut désorganisé pendant plusieurs mois. Il n'y eut fort heureusement pas de perquisition poussée, car Francis Thomasset était planqué sous un lit au domicile de ses parents.

Après un séjour d'une quinzaine de jours à la prison allemande de Chalon-sur-Saône, l'adjudant Thomasset et son adjoint, bien défendus par leur hiérarchie, furent remis à la gendarmerie et placés pour "60 jours d'arrêt de forteresse" à la compagnie de gendarmerie avec logement à la prison civile d'Autun contiguë, au motif "d'avoir sous la contrainte participé à un parachutage d'armes sans en rendre compte à leurs chefs". Moins heureux, le maire de Gueugnon et le garagiste ami furent déportés à Buchenwald et n'en revinrent, quatorze mois plus tard, que pour mourir dans leur ville.

Les conditions d'exécution des arrêts furent naturellement très souples. Il y eut même quelques jours avant leur achèvement un repas "d'honneur" qui réunit entre autres amis le capitaine commandant la compagnie et le régisseur de la prison. J. Michel saisit cette occasion pour se signaler par son talent de chanteur patriotique. Les pères étant tous deux à Autun avaient, eux, et depuis leur rencontre, entonné un autre refrain : "Passez votre bac d'abord et nous verrons ensuite pour les activités guerrières". Cela n'avait cependant pas été aussi simple que prévu. Le proviseur du collège civil d'Autun aurait bien accepté les deux recrues, en raison des habituels résultats obtenus par les enfants de troupe, mais munis de certificats de radiation.

Nos deux lascars regagnèrent donc le camp de Thol où un conseil de discipline les exclut promptement et définitivement. Le directeur de l'école d'enfants de troupe, M. Veysseire, qui présidait le conseil, fut atterré par leurs motivations et demanda expressément qu'aucune mention de "résistance" ou de "maquis" ne figure au procès-verbal. Les responsables du maquis de l'Ain ayant renoncé momentanément, suite à une offensive allemande, à leur projet d'enrôlement, il n'y avait pas eu de départ massif.

Le directeur précisa que l'exclusion ne mettait en aucune façon fin aux droits de l'Etat en matière de remboursement des frais engagés par lui pour les études, l'internat et autres prestations accordés aux intéressés, sauf engagement obligatoire de 5 ans dans une armée qui alors n'existait plus. Beaucoup d'enfants de troupe payèrent chèrement cette obligation léonine, parfois par la mort en Indochine ou en Algérie alors même qu'ils avaient perdu la vocation des armes et appartenaient à des classes d'âge (1922-1925) non soumises au service militaire. Leurs parents n'avaient simplement pas les moyens de payer ces frais parfois importants. Francis Thomasset fut accueilli à Autun par la famille de Jacques Michel et les voilà donc externes, dans un établissement mixte, aux classes peu chargées. On n'envisageait pas alors 80 % de la population titulaire du bac et il y avait des barrages sévères. Dans les écoles militaires préparatoires par exemple, sur plus de 20 classes de 6<sup>e</sup>, il ne restait en fin de parcours que 3 classes de math-élem, la seule orientation prévue en 1943. Au collège civil d'Autun, alimenté par toute la région, les philos et les matheux avaient des cours communs. Disons sans insister que la mixité convint fort à nos deux rescapés, encore que les rapports entre jeunes de sexes opposés ne fussent pas ce que l'on connaît aujourd'hui... En raison des menaces de débarquement qui se précisaient, le bac dont l'écrit eut lieu le 2 juin fut allégé de l'oral et les notes des postulants furent augmentées par des épreuves sportives passées en mai.

Francis Thomasset retrouva son père qui, révoqué, était déjà dans la clandestinité et le fit conduire dans la nuit du 5 au 6 juin au maquis qui venait de s'installer au lieu-dit Les Brûlés, une ferme abandonnée de la petite commune de Sainte-Radegonde. Jacques Michel le rejoignit peu après. Baptisés " Fanfan et Mick ". ils se retrouvèrent dans cette ferme adossée au Mont Dardon (510 m), cernée de bois et de pacages difficiles d'accès.

## LE MAQUIS

Les effectifs du maquis des "Brûlés", au départ une vingtaine d'hommes mal armés, essentiellement des réfractaires au S.T.O. de la région de Gueugnon, grossirent rapidement pour parvenir début août à la valeur d'une compagnie. Les "forges de Gueugnon", dont les cadres aidaient la Résistance, firent transporter et monter nuitamment des baraquements pour loger tous les volontaires dont beaucoup venaient d'autres régions de France par des filières diverses, souvent communistes.

Dans un tel milieu, les petits nouveaux, sortant d'une école militaire de Vichy, détonaient un peu et on s'en méfiait car ils n'avaient pas le profil prolétaire. Cette méfiance était justifiée par la crainte d'infiltration de miliciens ou d'agents allemands. Elle était renforcée également par le passage fréquent d'un avion léger allemand, "un mouchard", qui déclenchait de rapides parties de camouflage. Elle dura peu, le chef du maquis dit "Colonial", résistant de longue date, était en effet un adjudant des troupes coloniales, reconverti temporairement comme secrétaire de mairie de Gueugnon, et qui avait les enfants de troupe en grande estime. De sa propre initiative, il avait même doté Francis Thomasset d'une vraie-fausse carte d'identité le rajeunissant de trois ans pour faciliter ses déplacements à bicyclette dans la zone. Il conserva son poste à la mairie qu'il ne quitta définitivement que courant juillet. (Nota: La jeune femme qui avait établi cette carte, préposée à l'état civil, arrêtée ultérieurement pour des faits analogues, survécut à la déportation).

C'est ainsi que "Fanfan et Mick" partagèrent la paille d'une grange avec des hommes mûrs venant de milieux souvent très différents du leur. Quelques figures originales s'en dégageaient. D'abord leur sergent, "Joseph", un docker de Darnetal (proche de Rouen) qui avait déjà, en tant que requis, travaillé durement en Allemagne et en particulier au déblaiement de ruines après bombardements. A ce titre, il avait bénéficié d'une permission en France. Sur le chemin du retour, gagné par la nostalgie en regardant les paysages de France, il avait quitté le train et rejoint "les Brûlés" de relais en relais. Militant communiste convaincu, il nous racontait la tristesse de son enfance et de sa jeunesse ouvrières. Il croyait à la Révolution et nous jouait parfois la nuit tombée *Perles de cristal* et autres mélodies sur son accordéon qu'il n'avait pas abandonné au cours de son long périple.

Le voisin de litière de Mick, dit "le rémouleur", avait, lui, servi dans les corps francs en 1939-1940 et échappé aux Allemands. Colosse bienveillant, fier de ses campagnes, il n'avait pas son pareil pour entonner des chansons à boire.

Le compagnon et voisin de Fanfan, "Grégorio", venait pour sa part des milieux du cinéma parisien, toutefois en tant que figurant. Vivant d'expédients et de petits trafics, ses bons coups rataient immanquablement à cause des autres. Ce malchanceux chronique avait invité Fanfan à Paris pour l'après-libération, mais lorsque ce dernier se présenta au domicile indiqué à Noël 1944, "Grégorio" était absent, ayant repris pension à la prison du "Cherche Midi".

"Colonial" faisait garder tous les chemins d'accès jour et nuit, soit en permanence 8 à 10 hommes sur le qui-vive. Ces gardes constituaient la mission la plus pénible, car peu motivante pour des hommes qui tous brûlaient de combattre. Les corvées diverses, creusement d'emplacements de combat et de feuillées et surtout corvée de pluches, ajoutaient à ce sentiment d'enlèvement dans l'inutilité.

Fort heureusement, des séances d'instruction et des exercices d'alerte vinrent couper l'ennui ; un armement beaucoup plus important était parvenu, et même des casques, pour doter tous les hommes d'une arme crédible et en faire de vrais combattants. La mitraillette *Sten* et le fusil *Enfield* devinrent des armes bien connues à force d'être démontées et remontées. Fanfan et Mick n'eurent pas le droit de s'exercer sur les FM anglais *Bren*, monopolisés par les réservistes qui les estimaient, au demeurant, moins maniables et moins performants que le FM 24-29 français.

Le maquis reçut la visite d'un officier et de quelques soldats anglais des S.A.S. parachutés près de Charolles. Ils livrèrent, en un seul exemplaire, une arme nouvelle que personne ne connaissait, un bazooka. Ils n'en firent malheureusement pas l'instruction. Quelques jours après leur départ, l'engin fut attaché à un arbre, muni de sa fusée et essayé sous bois, la détente étant activée à distance par une longue ficelle. L'effet produit amena "Colonial" et ses adjoints à la conclusion que le bazooka était aussi dangereux derrière que devant. Il ne fut, à notre connaissance, jamais utilisé.

Des missions de sabotage et de harcèlement étaient néanmoins accomplies par un "corps franc" comprenant moins de dix hommes, résistants déjà bien entraînés et très téméraires qui opéraient par équipes de quatre à bord de *Citroën* traction avant, équipées d'un FM *Bren* et de mitraillettes *Sten* pouvant tirer tous azimuts, les vitres et pare-brise ayant été enlevés. Ces missions étaient parfois conduites en liaison avec un groupe à terre susceptible de protéger la fuite ou d'alerter les poseurs d'explosif. "Fanfan" fut associé, en tant qu'agent de renseignements, à une opération lancée le 10 juin peu après le débarquement, le sabotage de la voie ferrée allant de Moulins à Montceau-les-Mines par le pont de Gilly-sur-Loire. Plutôt que de s'attaquer au pont, bien gardé, nos camarades avaient placé leurs charges sur la voie elle-même dans une courbe à proximité de Saint-Aignan. Le déclenchement était prévu au moyen de "crocodiles" fixés au rail. Il s'agissait de précipiter le convoi dans le ravin au moment de l'explosion. Repliés au nord, à 300 m, les hommes du corps franc dominant les lieux devaient, par un tir de F.M. sur les survivants, causer le maximum de pertes à l'ennemi. Malheureusement, des vigiles placés sur une plate-forme armée qui précédait la locomotive décelèrent à vue les explosifs. Le tir des maquisards fut inefficace et cessa rapidement. Les soldats allemands, bien commandés chargèrent brutalement dans leur direction, à travers champs, appuyés par le tir des mitrailleuses du convoi, tuant tous les civils qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Le groupe de maisons à proximité fut incendié. Toutes les personnes qui venaient de Digoïn par la route joutant la voie ferrée, dont Fanfan, furent retenues par des militaires de la garnison de Digoïn et des feld-gendarmes qui avaient mis fin au massacre qui fit cinq victimes. Un échec du même ordre avait déjà eu lieu la veille à Ciry-le-Noble et fait quatre victimes dont un des FFI qui tentaient de faire sauter la voie ferrée.

Une plaque apposée sur les ruines des maisons incendiées rappelle ces tristes exploits de l'armée allemande et le nom des victimes. Quelques semaines plus tard, le 30 juillet, à quelques centaines de mètres de Rigny-sur-Arroux où les parents de Fanfan étaient cachés dans une ferme servant parfois de refuge pour les réfractaires, une attaque déclenchée contre une voiture allemande sur la route de Digoïn à Gueugnon tourna également au drame. Les assaillis, bien entraînés, eurent le temps de riposter avec vigueur, deux maquisards furent tués. Des renforts allemands étant signalés, les survivants décrochèrent. Le docteur Malherbe, médecin de Rigny, qui s'était porté au secours des blessés des deux camps fut abattu sur place et les deux maquisards déjà grièvement blessés furent sauvagement achevés. Chaque année, le souvenir de ces victimes de la barbarie est rappelé au cimetière de Rigny-sur-Arroux où ils reposent à côté du médecin.

Ces échecs et le drame d'Oradour-sur-Glane conduisirent la Résistance à limiter au maximum les actions visant des personnels allemands en armes et de nature à déclencher des représailles sur la population civile.

C'est ainsi qu'une unité allemande forte d'une centaine d'hommes qui se repliait vers le bassin minier a pu traverser Gueugnon d'ouest en est fin juillet ou début août, entourée d'otages dont un gendarme, la corde au cou derrière le chef de détachement. Elle ne fut pas attaquée bien que des embuscades aient été tendues. Contrairement aux craintes, les "otages" furent libérés à Montceau-les-Mines, trente kilomètres plus loin, et même remerciés. C'est le gendarme, déjà dans la Résistance à cette époque et qui ensuite entra au maquis des Brûlés, qui nous fit le récit de cette affaire singulière dont il ne semble pas qu'il y eut d'autres exemples, tout au moins dans la région.

Quelques attaques furent cependant encore exécutées contre de petits groupes ennemis. Au cours d'une embuscade sur la RN d'Etang-sur-Arroux à Autun, Joseph, notre sergent, fut blessé par balle au bras en protégeant le repli de son groupe. Il ne se vanta pas de cet exploit car l'ordre était que chacun conserve le secret de la moindre opération à laquelle il participait.

Les problèmes de ravitaillement devenaient difficiles à régler dans ce maquis dont les effectifs étaient devenus très importants. C'est pour cette raison que Fanfan et Mick furent employés à deux opérations d'envergure.

La première concernait l'interception près de Toulon-sur-Arroux d'un train de bœufs charolais partant pour l'Allemagne. Fanfan était en surveillance sur la R.N. de Gueugnon à Etang-sur-Arroux avec plusieurs groupes chargés de ralentir, voire d'interdire une action ennemie. Il n'eut pas à intervenir. Mick pour sa part fut désigné pour neutraliser la poste afin d'empêcher toute communication vers l'extérieur. Cela fut fait sans difficulté, la postière croyant qu'il en voulait à sa caisse fut vite rassurée et le remercia d'un agréable café. Venus en camions, les maquisards, protégés à distance, repartirent par des chemins de campagne en poussant tant bien que mal un butin d'environ soixante bêtes à cornes dont certaines s'échappèrent en cours de route ou furent récupérées nuitamment par des paysans autour des "Brûlés" où elles paissaient librement jusqu'à ce qu'elles soient transformées en biftecks ou en "bourguignon". Leur sort ne fut pas meilleur que si elles avaient fini dans les assiettes allemandes, mais des Français en auront bien profité. Quelques-unes furent échangées contre des pommes de terre et autres nourritures dans des conditions ignorées.

La seconde opération "ravitaillement" fut plus aisée. Tout le stock de vin de consommation courante d'un grossiste de Gueugnon fut enlevé avec sa complicité et l'aide de son personnel et transporté aux Brûlés par camion, après pointage des réquisitions réglementaires par le père de Fanfan. Cependant une feuillette (110 litres) de Pouilly-Fuissé fut jointe discrètement au lot, pour les besoins de l'état-major, ce qui n'échappa pas à quelques manutentionnaires. La nuit suivante, menés par le "rémouleur", "Grégorio", et autres amateurs, les assoiffés roulèrent la feuillette dans les bois, la mirent en perce et la liquidèrent dans la nuit à moins d'une vingtaine. Fanfan et Mick eurent leur part des libations, quoique modestement. Au petit matin, Mick, qui n'en pouvait plus, manifesta un peu fort son intention de dormir avant la relève de la garde. Mal lui en prit : au milieu de la liesse générale, une écuelle en acier, lancée pourtant d'une main tremblante, lui arriva sur le front et l'endormit pour le compte. Il en gardera une cicatrice de guerre assez inattendue.

On mesure mal, soixante ans plus tard, en vivant dans la société de consommation actuelle, à quelles difficultés durent faire face les responsables des maquis pour assurer la subsistance de ces groupes d'hommes isolés sans s'aliéner les paysans doublement pressurés. Par exemple, le simple approvisionnement en carburant des voitures légères soulevait de graves problèmes. Il nécessita la recherche de petits dépôts clandestins chez les possesseurs d'"ausweis" qui trafiquaient avec l'occupant, le principal bénéficiaire du marché noir. L'un de ces trafiquants fut interné aux Brûlés et ses stocks saisis, sans dommage pour sa personne car il avait coopéré. Son visage de maquignon madré fut tout de même bouleversé lorsqu'il vit sa belle voiture transformée en mini-blindé, toutes vitres brisées et la lunette arrière agrandie à coups de masse. Le rire féroce du futur conducteur, un vrai kamikaze, qui renifla avec gourmandise l'odeur du carburant national récupéré, valait toutes les sanctions.

Dans cette période de guerre, la Résistance locale fit preuve, en fin de compte, d'efficacité et de sagesse dans le domaine des approvisionnements.

La grande affaire de Fanfan et Mick fut l'attaque d'Autun. Cette ville constituait en effet le dernier nœud routier dans l'étroit couloir de fuite des troupes allemandes vers l'Est. Prises en tenaille entre les forces alliées débarquées en Normandie et celles montant rapidement depuis la Méditerranée, elles se repliaient toutefois en bon ordre et se défendaient âprement. L'attaque fut décidée sur l'initiative du commandement du régiment F.EI. *Valmy* de Montceau-les-Mines. La décision semble avoir été plus politique que véritablement concertée, car le régiment avait une très forte composante F.T.P. Les responsables s'y préparaient en ne cachant pas leur intention d'accueillir la 1<sup>ère</sup> armée après avoir pris eux-mêmes le contrôle de la ville.

Début septembre, Fanfan participa à l'installation d'une infirmerie hôpital pour accueillir d'éventuels blessés dans une villa isolée, sous la direction du docteur Humbert, médecin du maquis, dont le dévouement était exemplaire. Cet homme de bien se signala par son courage pendant les combats et ultérieurement en faisant face à toutes les formes de représailles ou de débordements populaires dont il eut connaissance. Plus tard, il fut élu et réélu député de Saône-et-Loire. Bien que socialiste, son électorat dépassa largement la clientèle de ce parti. Dans les mémoires, il demeurera le "bon docteur Humbert".

Le régiment *Valmy* était formé de résistants de tout le bassin minier et comprenait même un bataillon de Polonais. Le maquis des Brûlés en constituait la 3<sup>e</sup> compagnie du 5<sup>e</sup> bataillon. Le lieutenant "Prince" (Vincent), résistant de la 1<sup>ère</sup> heure à Gueugnon, faisait partie de l'état-major du régiment, lui-même commandé par "Charlot", un ancien mineur auquel était associé un conseiller politique, un certain "capitaine Dupré".

Le lieutenant "Colonial" commandait la 3<sup>e</sup> compagnie, Fanfan et Mick eurent la surprise d'appartenir à la 1<sup>ère</sup> section commandée par le lieutenant Geoffroy, le successeur du père de Fanfan à la tête de la brigade de gendarmerie de Gueugnon. Geoffroy, bien que simple adjudant était issu de la Garde républicaine mobile et détenait un brevet de chef de section. Il avait rejoint le maquis avec tous ses subordonnés, à l'exception de deux anciens restés à Gueugnon. L'adjudant Thomasset commandait pour sa part la section de soutien et d'appui logistique et assurait la liaison avec la 2<sup>e</sup> compagnie commandée par le lieutenant Georges et stationnée précédemment à Rigny-sur-Arroux, dans le bois de Clessy.

La 3<sup>e</sup> compagnie partit en direction d'Autun, à bord de camions "gazogènes", puis à pied. Elle sabota, à Etang-sur-Arroux, le pont de chemin de fer qui, endommagé le 15 juin, avait été remis en service. Avec l'aide de cheminots, une locomotive sans équipage fut lancée sur un entonnoir creusé à l'explosif sur la voie, où elle se planta verticalement. Opération spectaculaire sans doute inutile, plus aucun train ne circulait depuis quelques jours.

La deuxième étape porta la 3<sup>e</sup> compagnie à La Chapelle-sous-Uchon où une autre compagnie du bataillon venait de se heurter à des éléments ennemis. Les corps de plusieurs maquisards étaient allongés dans l'église. La compagnie éprouvée fut relevée par la 3<sup>e</sup> et la nuit se passa sur le qui-vive mais sans accrochage.

Le 7 septembre, le régiment, 1200 hommes environ, commença l'encerclement de la ville. La 3<sup>e</sup> compagnie en charge du secteur "forêt de Planoise et Couhard" occupa en fait, avec d'autres éléments du 5<sup>e</sup> bataillon, le château de Montjeu où la nuit se déroula sans incident. Un officier, le conseiller politique Dupré, sauf erreur, harangua des maquisards déjà harassés, comparant même notre action à celle des Garibaldiens qui auraient repoussé victorieusement les Prussiens devant la ville en décembre 1870. Selon ses dires, le régiment ne devait rencontrer que quelques dizaines d'Allemands et de Russes de l'armée Vlassov décidés à se rendre.

Le 8 septembre avant l'aube, les unités convergèrent vers la ville. La 3<sup>e</sup> compagnie descendit directement par le hameau de Couhard vers l'école militaire. A proximité de la ruine romaine dite "Pierre de Couhard", un tir de mortier bien ajusté fit plusieurs blessés, parmi l'avant-garde, qui ralentirent la progression. Pris en charge par le service de santé improvisé par le docteur Humbert, ils furent transportés chez des habitants du hameau. La descente jusqu'à l'école militaire continua sans coup férir pour la section Geoffroy, bien commandée, qui occupa sans avoir eu de pertes les bâtiments de la gendarmerie qui n'étaient séparés de l'E.M.P. que par une rue jouxtant son mur d'enceinte. En fait, cette dernière était solidement tenue. Le lieutenant Geoffroy tenta de parlementer avec les Allemands en les invitant à se rendre. Il reçut la proposition inverse, appuyée de jets de grenades. De violents échanges de tir ravagèrent les fenêtres de part et d'autre, les maquisards revenant à tour de rôle s'abriter dans les caves en buvant le vin et la gnôle offerts par les familles des gendarmes. Fanfan et Mick étaient heureux de combattre. Fanfan, voulant grimper sur le mur d'enceinte pour mieux tirer, en fut empêché par un gendarme qui de toute évidence veillait sur lui, par ordre.

La suite fut encore plus difficile car les renseignements recueillis par l'état-major du régiment s'avèrent très hasardeux. Autun recevait en effet des unités de passage qui s'y réorganisaient et se regroupaient pour poursuivre leur retraite. Le commandant de la Place, le colonel baron Von Rettner, fidèle à Hitler, disposait de troupes aguerries, peu disposées à se rendre et qui contre-attaquèrent férocement. Les F.F.I., dotés d'armes légères, sans moyens de liaison, subirent de fortes pertes et durent partout se replier laissant des prisonniers, certains blessés qui, regroupés, furent abattus dans les jardins du petit séminaire Saint-Lazare. Une partie de leur itinéraire de martyrs a été rebaptisée "Boulevard des Résistants Fusillés".

A la gendarmerie, la situation devenait intenable, la section menacée d'être débordée. Désireux d'en rendre compte à l'état-major, le lieutenant Geoffroy désigna Mick comme agent de liaison vers le P.C. du bataillon à Couhard. Mick partit en courant le fusil à la main par le faubourg Saint Pancrace désert, des rafales de mitrailleuse le jetant de temps à autre dans les fossés. Il alerta en passant les habitants qui hébergeaient des blessés afin qu'ils évacuent les lieux. Sans attendre des ordres incertains, le lieutenant Geoffroy ordonna le repli sur Couhard de sa section et des quelques éléments de la compagnie fixés à proximité.

En fin d'après-midi, l'avant-garde de la 1<sup>ère</sup> armée française, comprenant notamment un escadron du 2<sup>e</sup> dragons, des fusiliers marins et des légionnaires, partie de Charolles, dégagea les derniers éléments F.F.I. en péril. Des combats sporadiques avaient encore lieu çà et là, avec la participation de E.F.L, notamment des Polonais de *Valmy*, mais dans la nuit, les diverses unités se replièrent autour de la ville, les blindés entre autres, à court de gas-oil et manquant d'infanterie d'accompagnement. Plusieurs milliers d'Allemands combattaient désespérément pour s'échapper vers Dijon et y parvenaient à la faveur de l'obscurité. Fanfan et Mick, tel Fabrice del Dongo à Waterloo, n'eurent à l'époque qu'une vision très partielle et très subjective des événements. Ils ont été relatés avec force détails par Michel Villard dans un ouvrage ayant nécessité une somme considérable de recherches et qui constitue un récit remarquable, bien illustré, couvrant la période 1940-1944 : *"Ombres et Lumières de l'Occupation et de la Libération d'Autun"* (1984).

Le samedi 9 septembre, *Valmy* entra dans Autun vide de forces ennemies, à l'exception de quelques déserteurs, russes notamment, dont certains furent abattus en représailles et d'autres sauvés par les officiers. Mais déjà une nouvelle menace se précisait : l'important Kampfgruppe Bauer (environ 5 000 hommes), venu de Luzy, tentait de forcer le passage, face au corps franc Pommiers, à la Légion, aux tanks destroyers du 2<sup>e</sup> dragons. Le régiment *Valmy*, très éprouvé la veille, tenu en réserve, protégeait l'usine de carburant des Télots, libérée intacte. La colonne allemande fut arrêtée à la porte d'Autun. Malgré la vaillance de ses soldats, décimée par les 76 mm des tanks

destroyers, elle subit de lourdes pertes avant que le colonel Bauer ne décide de se rendre.

Durant cette bataille, Fanfan et Mick n'avaient eu qu'un rôle d'observateurs, à proximité de légionnaires. Des rafales de mitrailleuses lourdes ne causèrent de ce côté que des dégâts matériels à un bâtiment et quelques blessés légers dont Mick (éclat minuscule au visage...).

En trois jours, ils avaient connu les horreurs de la guerre, avec son cortège de tués, de blessés, de fosses communes creusées et remplies de cadavres par les prisonniers, blessés gémissants, chevaux crevés ou étripés étalés sur la route, maisons incendiées... etc. Ils avaient pu apprécier en contrepartie le professionnalisme et la maîtrise tranquille des cadres et soldats de la nouvelle armée, notamment ceux du 2<sup>e</sup> dragons. L'héroïque chevauchée de ce régiment, plus de 700 kilomètres en moins d'un mois, et l'issue victorieuse de la bataille d'Autun inscrite à son étendard méritent bien que le nom d'"Avenue du 2<sup>e</sup> dragons" ait été donné à la voie passant devant l'école militaire.

Sans les blindés, il est certain que bien plus de vies françaises auraient été perdues, et Autun aurait peut-être été détruite pour la 9<sup>e</sup> fois de sa longue histoire. Toutefois, en vingt-quatre heures, les pertes du régiment *Valmy* avaient été terribles, 58 tués au combat ou fusillés, de nombreux blessés. Pour compléter ce bilan, il faut ajouter les 40 morts des autres corps et 8 civils.

Jacques-Michel et Francis Thomasset furent sans aucun doute les premiers élèves, depuis juin 1940, à entrer librement dans leur école saccagée mais redevenue "militaire". Ils eurent le grand honneur d'encadrer le drapeau du régiment *Valmy* lors de son défilé dans la ville. Ils demeurèrent quelques jours à Autun au sein d'une unité dite "de sécurité".

La chance qui les avait servis leur sourit de nouveau. Ils trouvèrent à son domicile autunois, où ils se présentèrent en armes, le directeur de leur école, M. Veysseire, celui-là même qui, quelques mois auparavant, les avait exclus définitivement. Il les accueillit affectueusement. Comme ils exprimaient des velléités de s'engager pour continuer le combat, il leur conseilla sagement, tant qu'à entreprendre une carrière militaire, d'y entrer par la "grande porte". Il veilla même personnellement à leur réintégration rapide à l'E.M.P. d'Autun, à la grande satisfaction de leurs parents.

Mis en congé des F.F.I., officiellement le 16 septembre, Fanfan et Mick redevenus Francis Thomasset et Jacques-Michel furent détachés au Prytanée militaire pour y préparer Saint-Cyr... dans la même classe de Cyr III (dénommée *la foudre*). Ils intégrèrent la "Spéciale" en 1945 et inaugurèrent un cycle de formation original, école accélérée du fantassin au camp du Ruchard, suivi d'un stage en corps de troupe comme sergents, école de cadres de Rouffach, enfin Coëtquidan et l'école d'application du Génie à Angers.

Là s'arrête leur commune destinée, Francis Thomasset faisant carrière dans la gendarmerie et Jacques Michel dans l'enseignement. Toutefois leurs routes se croisèrent, outre-mer notamment.

Mais ce sont là d'autres aventures.

*Francis Thomasset (Ep-Au-LF 37-45) Jacques Michel (Au-Ep-Au-LF 37 45)*